

Un autre 400^E Les célébrations de 1934

Jean-Philippe Jobin

Numéro 94, 2008

Québec 1608-2008 : quatre cents ans d'histoire politique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/6876ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions Cap-aux-Diamants inc.

ISSN

0829-7983 (imprimé)

1923-0923 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Jobin, J.-P. (2008). Un autre 400^E : les célébrations de 1934. *Cap-aux-Diamants*, (94), 30–32.

UN AUTRE 400^E : LES CÉLÉBRATIONS DE 1934

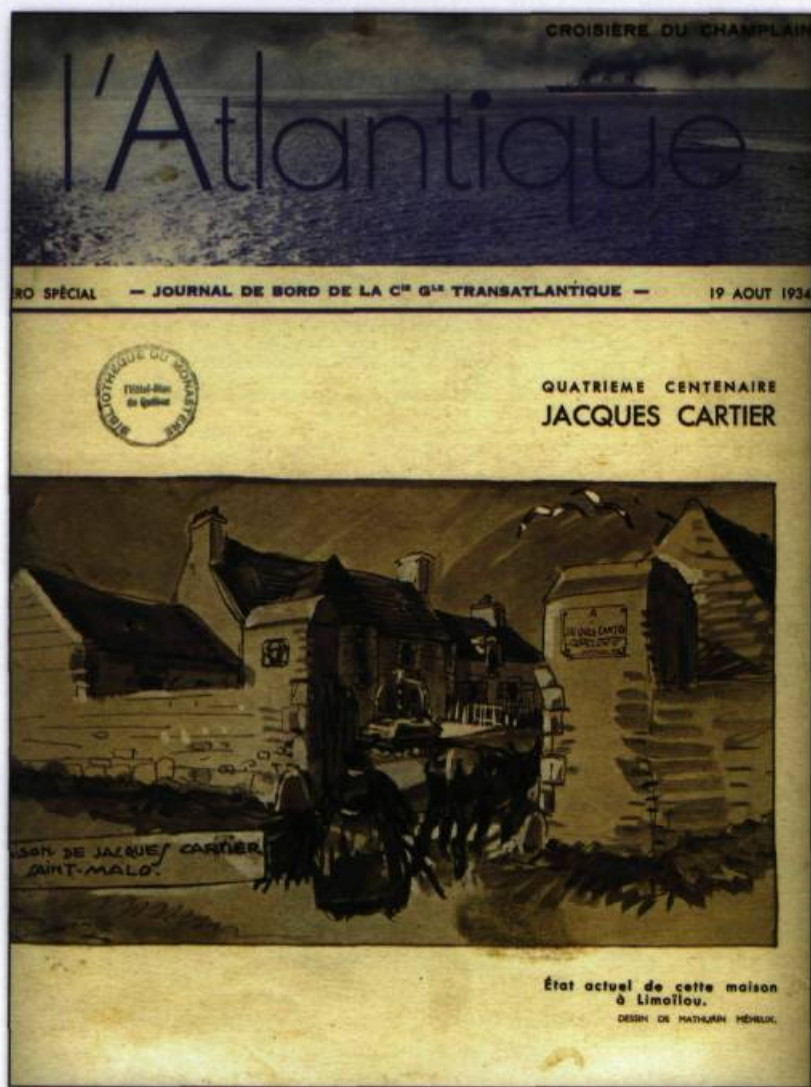
PAR JEAN-PHILIPPE JOBIN

À la fin du mois d'août 1934, les célébrations du quatrième centenaire du premier voyage de Jacques Cartier (1491-1557) au Canada sont un moment fort des retrouvailles entre la France et son ancienne colonie canadienne. « C'est la France qui par vous reprend aujourd'hui Québec. Vous en faites une pacifique conquête, une conquête d'amitié qui n'éveille aucun ombrage », lance le maire Joseph-Ernest Grégoire (1886-1980) aux ambassadeurs français visitant la capitale provinciale. Cette déclaration traduit bien l'état d'esprit régnant à Québec pendant les trois jours où elle reçoit une importante délégation française, venue célébrer le voyage historique de Cartier. L'enthousiasme et la fébrilité

L'Atlantique, journal de bord du 19 au 26 août 1934 du navire *Champlain* qui transportait la délégation française venue assister au 400^e anniversaire de la découverte du Canada par Jacques Cartier. (Collection Yves Beauregard).

se comparent même, au dire de certains journaux, à l'émotion soulevée par le passage à Québec, en 1855, de la *Capricieuse*, premier navire de guerre français à visiter officiellement le Canada depuis la Conquête.

Le programme des fêtes de 1934 s'avère particulièrement chargé. Partis de France à bord du paquebot *Champlain*, les quelque 140 délégués français effectuent un voyage les menant à Charlottetown, Gaspé, Québec, Trois-Rivières, Montréal, Ottawa, puis Toronto. Soulignant d'abord la « découverte » du Canada et la prise de possession du territoire au nom du roi de France, ces fêtes sont l'occasion de dévoiler deux monuments à la mémoire de Cartier. À Charlottetown, un cairn (monticule de pierres) commémore le passage du navigateur à l'Île-du-Prince-Édouard, tandis qu'à Gaspé, une croix rappelant celle érigée en 1534 est dévoilée sur le terrain de la cathédrale. À Québec, les vins d'honneur, banquets, réceptions et concerts tenus à l'hôtel de ville, au Château Frontenac, sur la terrasse Dufferin, à la citadelle et au pied de plusieurs monuments historiques sont ponctués de discours prononcés devant des foules nombreuses par les principaux représentants du Québec, du Canada, de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis. Le ministre français des Travaux publics, Pierre-Étienne Flandin,



en profite pour remettre des décorations à treize Canadiens au nom du gouvernement français, dont le maire Grégoire et le cardinal Jean-Marie-Rodrigue Villeneuve (1883-1947). En marge des fêtes à Québec se déroulent également le Congrès de la presse de langue française, à l'hôtel du Parlement, le Congrès des médecins de langue française ainsi que les Journées de littérature française organisées par l'Université Laval. Pendant trois jours, la ville est le théâtre d'une activité intense.

Plus qu'une simple visite diplomatique ou protocolaire, la présence de la Mission nationale française à Québec, en 1934, prend des allures de retrouvailles entre parents éloignés après une longue séparation. On insiste cependant sur le fait que la nature des liens unissant « les deux Frances d'Europe et d'Amérique » doit être redéfinie : « c'est aujourd'hui la "Vieille France" qui s'en va en Ambassade vers la "Nouvelle France" sa sœur », écrit le comte de Ramel, président et

fondateur du groupe parlementaire France-Canada, qui ajoute avoir en même temps « l'impression paradoxale et troublante » d'aller « à la découverte de la France d'autrefois ». Cette impression est partagée par le recteur de l'université de Paris, Sébastien Charlety, qui félicite pour sa part les Canadiens français d'être demeurés « fidèles à des traditions dont nous déplorons la disparition dans notre patrie ». Pour plusieurs délégués, ce voyage au Canada s'apparente à un retour aux sources prenant parfois les allures d'un « pèlerinage dans le temps ».

Du côté des Canadiens français, la visite de la délégation est l'occasion de montrer qu'ils ont su conserver le legs de leurs ancêtres malgré « la séparation de 1760 ». Omniprésentes dans les discours, les références à la langue, à la loi, aux coutumes, à la foi, mais aussi au « sang qui coule dans nos veines », rappellent cette fidélité envers la « France maternelle ».

Selon le cardinal Villeneuve, les deux peuples sont encore unis par une « parenté d'âme » : « c'est elle qui vous ramène, c'est elle qui nous fait vous ouvrir les bras », déclare-t-il aux délégués. Dans certains cas, le désir d'impressionner les visiteurs « par notre attachement à l'héritage qui nous a été légué par les fondateurs de notre pays » suscite une



Timbre commémoratif à l'effigie de Jacques Cartier, 1934. Au cours de l'année 1934, le voyage historique de Cartier est souligné de plusieurs manières par les autorités fédérales et provinciales. En plus de l'émission d'un timbre commémoratif, le passage séparant l'île d'Anticosti de la Côte-Nord est renommé détroit de Jacques-Cartier. (© Société canadienne des Postes, 1934; reproduit avec permission).

volonté de correspondre le plus possible à « ce que les délégués français s'attendent de trouver sur les bords du Saint-Laurent ». C'est ainsi que le journal *L'Événement* exhorte les habitants de Québec à « donner à notre ville, plus que jamais, cet été, un vrai visage français, en bannissant tout ce qui, dans l'affiche ou la réclame, pourrait laisser croire que nous ne sommes pas restés fidèles à nos origines. »

Les fêtes de Cartier sont également – et surtout – l'occasion de célébrer la survivance française en Amérique. Cette commémoration se déroule toutefois sous le signe du paradoxe : un héros français, considéré comme le « vrai père de la patrie » par les Canadiens français, est célébré dans une province faisant désormais partie d'un dominion britannique. Le déroulement des fêtes à Québec rappelle constamment cette situation ambiguë : les décorations des édifices publics et des tribunes font largement place aux drapeaux tricolores, aux fleurs de lys et aux effigies de Cartier, mais les couleurs de la Grande-Bretagne demeurent omniprésentes. Les concerts et spectacles organisés pour l'occasion, même lorsque les chansons françaises et canadiennes sont à l'honneur, se terminent invariablement par un *God Save the King*, l'hymne national britannique, également adopté par le Canada.

Porteuses d'une charge symbolique indéniable, les fêtes de 1934 font ressortir la double allégeance caractérisant l'identité canadienne-française, partagée entre son héritage français et sa loyauté envers la couronne britannique. Tout au long des célébrations, le culte des origines, qui s'exprime avec plus de liberté et de hardiesse en présence d'ambassadeurs français, est tempéré par de constants rappels de la fidélité du Canada





Timbres émis par la France, en 1934, pour souligner le 4^e centenaire de l'arrivée de Jacques-Cartier (1491-1557) au Canada. (Collection Yves Beauregard).

français envers l'empire britannique. Malgré l'enthousiasme déclenché par les retrouvailles, on n'oublie jamais d'évoquer, dans les discours officiels, la soumission reconnaissante envers la couronne anglaise. Le premier ministre Louis-Alexandre Taschereau (1867-1952), dans son allocution de bienvenue, donne le ton en affirmant que la survie de l'héritage français en Amérique aurait été impossible « si nous n'avions trouvé dans l'Angleterre une protectrice généreuse de ce que nous aimons et voulons conserver ». « C'est pourquoi, ajoute-t-il, nous lui donnons toute notre loyauté ». Omniprésente dans les discours, l'expression d'un loyalisme britannique à toute épreuve apparaît comme un passage obligé avant l'exaltation des origines françaises.

Plus que toute autre ville, Québec incarne à elle seule cette ambivalence identitaire. Berceau de la Nouvelle-France ayant conservé « son cachet de ville normande », capitale coloniale sous le Régime français, puis anglais, la ville est le « foyer fervent », le « sanctuaire intangible » du Canada français, en même temps que le siège d'un Parlement francophone d'inspiration britannique sur lequel flotte l'*Union Jack*. Avec ses institutions, ses monuments et sa toponymie rappelant

sa double allégeance, la capitale est le point de convergence symbolique d'identités concurrentes. En raison de ce statut unique, les célébrations entourant le passage de la délégation française au Canada y prennent une signification particulière qui témoigne de la mince marge de manœuvre d'une société minoritaire partagée entre ses origines françaises et sa mère patrie britannique.

Apparemment inconciliables, ces deux allégeances, « l'une morale, l'autre politique », ne sont pas incompatibles, selon Taschereau. Faisant référence à l'entente cordiale unissant la France et l'Angleterre depuis 1904, le premier ministre évoque l'antériorité de l'entente « entre les deux races qui se partagent Québec », tandis que, dans le même esprit, le président du comité France-Amérique, le docteur Arthur Vallée, parle du « miracle canadien » résultant d'une telle union. Tous ne partagent cependant pas cet avis; c'est notamment le cas du maire de Montréal, Camilien Houde (1889-1958). Félicitant le maire Grégoire, décoré de la Légion d'honneur quelques jours plus tôt, Houde rappelle les périls d'un enthousiasme excessif envers la France et énonce clairement sa préférence : « Nous sommes sous le drapeau britannique, déclare-t-il. Le roi d'Angleterre est notre roi. Je me demande quelle serait la position de ceux qui sont surchargés de décorations si jamais un conflit éclatait entre la Grande-Bretagne et la France? »

Ainsi, les célébrations en l'honneur « du navigateur malouin à qui le Canada doit l'existence » donnent lieu à l'expression d'une identité ambiguë, caractérisée par un ardent désir d'affirmation de la survivance française en Amérique, d'un attachement profond à l'héritage français, mais également par l'expression d'un loyalisme sans faille envers l'empire britannique, condition nécessaire à la survivance. L'heure est certes à la conciliation et aux rapprochements, mais le Canada français demeure coincé dans une logique coloniale, pris entre deux allégeances suscitant des émotions différentes. Le député Athanase David (1882-1953) résume parfaitement cet état d'esprit lorsqu'il écrit dans *En marge de la politique* (1934) : « La loyauté peut être un devoir, l'amour demeure un sentiment. »

Jean-Philippe Jobin est historien.

Pour en savoir plus :

« Les Journées de la Presse Française à Québec au cours des fêtes du IV^e centenaire de la découverte du Canada, 27-28 août 1934 », Québec, *Le Soleil*, 1935. *L'Événement*, *Le Soleil* et *L'Action catholique*, de juillet à septembre 1934.

Christian Blais, Gilles Gallichan, Frédéric Lemieux et Jocelyn Saint-Pierre. *Québec, quatre siècles d'une capitale*. Québec, Publications du Québec, 2008; chapitre 18, « Entre fier passé et quête d'avenir », p. 418-439.